



LES

PUPILLES DE LA GARDE,

SOUVENIR DE L'EMPIRE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. D'ENNERY ET GUSTAVE LEMOINE,

AUTEURS DE LA GRACE DE DIEU;

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique,
le 2 novembre 1841.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE COMMANDANT de l'école des Pupilles de la Garde.....	MM. NAVARRE.
PAUL, capitaine des Pupilles.....	STAINVILLE.
CHAMBERLAN, vieux sergent instructeur.....	BOUTIN.
TOMY, petit matelot anglais.....	CHARLES PÉREY.
SULPICE, sergent des Pupilles.....	M ^{me} ANTONIA.
ROCAMBOLE, caporal.....	RACINE.
CRIQUET, tambour.....	
LA COMTESSE DE WALDEMAR, supérieure d'un couvent de dames chanoinesses.....	DUPONT.
MALVINA, sa nièce, fille du commandant.....	BOUTIN.
SCHOLASTIQUE, chanoinesse.....	ANNA.
LE ROI DE ROME, âgé de 3 ans.....	LE PETIT.
UN SERGENT DES PUPILLES.....	MM. ALEXANDRE.
UN AIDE-DE-CAMP DE L'EMPEREUR.	
DAMES CHANOINESSES.	
PUPILLES,	
SOLDATS DE LA VIEILLE GARDE.	
ETAT-MAJOR du roi de Rome.	

NOTA. La chanson des PUPILLES DE LA GARDE, se trouve dans l'Album 1842, de M^{lle} PUGET.

Le premier acte se passe à Versailles, dans la caserne des pupilles. Le deuxième en Allemagne, dans le château de M^{lle} de Waldemar, près de Lutzen (1813).



ACTE PREMIER.

La Caserne des Pupilles de la garde. — Cour de la caserne; allée de tilleuls; petits jardins des pupilles, à gauche.
— A droite, premier plan, maison du commandant. Deuxième plan, quartier. Tout le fond grillé et à jour.

SCÈNE I.

CHAMBERLAN, PUPILLES.*

(Il sont tous en ligne au lever du rideau.)

CHAMBERLAN, commandant machinalement l'exercice.

Garde à vous... peloton!... Portez armes!...
présentez armes!... Ça n'est pas ça... recommen-

* Les indications sont prises de la droite de l'acteur.

çons... Portez armes!.. (Mêmes mouvemens.) C'est pas encore ça. (On murmure.) Quel est ce farceur de port d'arme de numéro 3, là-bas? Avez-vous eu un père, jeune homme?

ROCAMBOLE.

Un peu, sergent!

CHAMBERLAN.

Et il a servi?

G30 / 3051

ROCAMBOLE.

Beaucoup, sergent !

CHAMBERLAN.

Il a servi la messe alors, c'est ce qui fait que mon sieur son fils tient son fusil comme un cerge.

ROCAMBOLE.

Vieux bétat, va !...

CHAMBERLAN.

Silence, dans les rangs... Présentez... armes!... haut armes!... rompez les rangs... marche !

TOUS.

Ah !

(Il vont placer leurs fusils et tirent de leurs gibernes des billes, des cordes, des toupies, et se mettent à jouer.)

AIR de Zampa.

Plus d'étude, ah ! quel délice !
Tous les jeux nous sont permis.
Nous pouvons à l'exercice
Dire adieu, mes bon amis !

ROCAMBOLE.

Qui est-ce qui veut jouer aux billes avec moi, au pot ou à la tapette ? (S'approchant du sergent.) Dis donc, vieux, veux-tu y aller des quatre ?

CHAMBERLAN.

Quatre calottes !... si tu y reviens, gamin.

CHRIQUET, sautant à la corde.

Vous aimez peut-être mieux jouter aux doubles tours, sergent !

CHAMBERLAN, furieux.

Ah ! ça, allez-vous bientôt me ficher la paix, tas de marmouzets !...

TOUS DEUX, se sauvant en riant.

Ohé ! le sergent !... le sergent !

CHAMBERLAN, sur le devant.

Des billes, des toupies, des cordes !... et v'là les troupiers que je suis chargé de confectionner au gouvernement... cré coquin ! c'est humiliant pour un vieux de la vieille !

TOUS.

Le commandant !... le commandant !...

(Tous cessent de jouer et se tiennent droits, la main au schako.)

SCÈNE II.

CHAMBERLAN, LE COMMANDANT.

LE COMMANDANT.

Bonjour, bonjour, mes enfants !... Ah ! c'est toi, Chamberlan !

CHAMBERLAN.

Salut, mon commandant !...

(Les pupilles s'éloignent.)

LE COMMANDANT.

Eh bien ! mon vieux camarade ! comment cela va-t-il aujourd'hui ?

CHAMBERLAN.

Ça va mal, mon commandant !

LE COMMANDANT.

Comment ?

CHAMBERLAN.

La vie que je mène ici ne convient pas à mon tempérament... Je bois trop... je mange trop, je dors trop ! J'engraisse beaucoup, commandant, et ça m'humilie sensiblement !

LE COMMANDANT, souriant.

J'entends, tu aimerais mieux les privations et l'activité du champ de bataille.

CHAMBERLAN.

Sans vous commander, commandant, ça me flatterait davantage de descendre des Russes ou des Prussiens, que d'éduquer ici toute cette marmaille ! Je me fais l'effet d'une ci-devant nourrice, hors d'état de servir, et qui prend des enfants en sevrage.

LE COMMANDANT.

Que veux-tu, mon brave ? c'est la volonté de l'empereur !

CHAMBERLAN.

Pour lors... amen !

LE COMMANDANT.

Ici, vois-tu, nous lui rendons plus de services qu'en Allemagne ; il a voulu que les orphelins de ses braves ne fussent pas sans asile et sans état, il a voulu, sous le nom de PUPILLES, former de jeunes soldats qui grandiront avec son fils, pour que ce fils, un jour, eût aussi sa vieille garde à lui !

CHAMBERLAN, mécontent.

Et en attendant, la vieille garde joue aux billes et aux toupies.

LE COMMANDANT.

C'est à nous qu'il a confié leur éducation militaire, et s'il nous a choisis, mon vieux camarade, c'est qu'il avait ses raisons.

CHAMBERLAN.

J'aimerais mieux qu'il aye eu ses raisons pour en choisir un autre !

LE COMMANDANT.

Patience !... cela viendra peut-être !

CHAMBERLAN.

Je l'espère !... et j'ai pris mes mesures en conséquence.

LE COMMANDANT.

En attendant, je venais te demander un service.

CHAMBERLAN.

Un service ! à moi !... Parlez, commandant, ma vie, mon bras, tout est à vous !

LE COMMANDANT.

Une jeune fille va se présenter ici !

CHAMBERLAN.

Une jeune fille?... (Caressant sa moustache.) Ah! bah! commandant.

LE COMMANDANT, souriant.

C'est la mienne!... Elle sera accompagnée d'une dame âgée... et comme elles ne sont jamais venues ici, tu leur serviras d'escorte et tu les conduiras près de moi... tu m'entends?

CHAMBERLAN.

Convenu, commandant!

LE COMMANDANT.

Voilà ce que j'avais à te dire; au revoir, mon vieux camarade!... (Il sort.)

CHAMBERLAN, étonné, le suivant des yeux.

Ah! il a une fille, le commandant!... Tiens, tiens, tiens, je ne savais pas ça, moi!... (Roulement de tambour.) Allons, bon! v'là l' restant de mes écus qui arrive de Saint-Cloud!

SCÈNE III.

CHAMBERLAN, PAUL, SULPICE, PUPILLES.

CHOEUR.

AIR : Marche de la Bayadère.

Oui, les voilà!... quittons nos jeux,
Et courons tous au devant d'eux!
C'est notre sergent Sulpice,
Il vient de faire son service;
Il va nous parler, en ce jour,
De l'empereur et de la cour!
Oui, les voilà, etc.

SULPICE, de très mauvaise humeur, jetant son fusil dans un coin.

Cré coquin de sort!... en v'là une de corvée!

ROCAMBOLE.

Eh bien! Sulpice, qu'est-ce qu'il y a de nouveau à Saint-Cloud?...

(Paul est allé s'asseoir à droite, tandis qu'à gauche Chamberlan, assis sur un banc de pierre, bat le briquet et allume sa pipe.)

SULPICE.

Est-y bête, celui-là!... du nouveau. Nous venons de faire notre service comme à l'ordinaire, (Montrant Paul.) le capitaine et moi, voilà!... auprès de sa majesté impériale et royale le roi de Rome.

CHAMBERLAN.

C'est ça un beau fichu service.

SULPICE.

Dire que nous sommes restés deux heures, l'arme au bras, auprès de sa majesté de trente mois, qui, lorsqu'on lui présente des pétitions, répond : Gnien! gnien!... et qu'il nous a fallu escorter sa calèche, trainée par des moutons, en guise de chevaux de poste!... En v'là un métier!... mais c'est se moquer de nous ça... car enfin, nous sommes des hommes, ou nous n'en sommes pas.

TOUS.

C'est vrai!... oui, oui!

CHAMBERLAN.

Sensiblement, petit, ce que tu dis là n'est pas dénué... vous êtes des hommes, ou vous n'en êtes pas... seulement...

SULPICE.

Seulement, quoi?

CHAMBERLAN.

Seulement... vous n'en êtes pas... voilà!

SULPICE, passant.

Nous prouverions bien le contraire, si la guerre pouvait recommencer, et qu'au lieu de nous laisser moiair ici, ou nous envoyât faire le coup de fusil, là-bas.

CHAMBERLAN, se levant.

Vous?

SULPICE.

Certainement!

CHAMBERLAN.

Vous!... vous pourrez faire quelque chose... dans dix ans...

TOUS.

Comment, dans dix ans?

CHAMBERLAN, allant se rasseoir.

En attendant, allez jouer aux billes, et laissez-moi fumer ma pipe, marmailions!

TOUS.

Marmailions!... Il a dit marmailions!

SULPICE, aux pupilles.

Laissez-moi faire... (Se posant.) Vous venez de nous insulter!... et si vous n'étiez pas mon sergent, au nom des pupilles de la garde, je vous en demanderais raison.

CHAMBERLAN, fumant.

Raison!... convenu, toujours pour dans dix ans.

SULPICE.

Dans dix ans ou avant!... mais je retiens ce mot-là. Et pourquoi donc que nous nous laisserions insulter?... et pourquoi donc que nous ne nous plaindriions pas?

CHAMBERLAN.

Pourquoi?... parce que vous devriez-vous dire : Voilà le brave Chamberlan... un vieux de la vieille... qui a mangé le potage de l'empereur d'Autriche, et la choucroute du roi de Prusse! qui a pris des bains de neige dans les Alpes... et des bains de vapeur... dans les Pyramides, et qui, présentement, au lieu de conquérir une capitale quelconque, est occupé à vergeter ici avec des marmailions... que nous sommes!

SULPICE, frappant du pied.

Encore! Sergent, la moutarde me monte vite au nez!...

CHAMBERLAN.

Je le crois; elle n'a pas beaucoup de chemin à faire pour ça... (Sulpice lui tourne le dos.) Mais, patience!... ça ne durera pas long-temps... j'ai écrit à l'empereur!

TOUS.

Ah ! ah ! il a écrit à l'empereur !...

CHAMBERLAN.

Et de la bonne encre encore !...

ROCAMBOLE, passant et se posant.

Et qu'est-ce que vous lui avez donc écrit, sergent ?

(Paul qui est toujours resté au fond, comme quelqu'un qui attend, redescend et écoute.)

CHAMBERLAN, au milieu.

Je lui ai fait à savoir que l'atmosphère de Versailles était nuisible à mon tempérament, et que, par intérêt pour ma santé, il eût à me renvoyer en Allemagne, au pas accéléré, rejoindre mon régiment.

ROCAMBOLE.

Et vous croyez que l'empereur va vous répondre ? Ah ! ah !...

CHAMBERLAN, froidement.

L'empereur a reçu de l'éducation... il ne manquerait pas à un vieux de la vieille.

SULPICE.

Non, il se gênera !

(Il va parler avec les autres qui se moquent de Chamberlan.)

CHAMBERLAN, à part.

Et maintenant que mon pipe est achevée... attention à la consigne !... Allons endosser la grande tenue, et guetter sur l'avenue la fille de mon commandant.

ROCAMBOLE.

Bonne chance, père Grounard !

TOUS.

Bonne chance !... bonne chance !...

AIR de la Tentation.

Au revoir et bonne chance !

Mais pourtant, père Grounard !

Dans votre correspondance

Redoutez quelque retard.

(Les pupilles sortent avec lui, du côté des jardins.)

SCÈNE IV.

SULPICE, PAUL.

PAUL.

Pauvre homme !... Ah ! je comprends, moi, qu'il ne se plaise guère ici !

SULPICE.

Toi !... et pourquoi donc ça ? Au fait, depuis quelque temps, tu es gai comme le père Grounard ; est-ce que tu ferais tes embarras parce que tu es plus âgé que nous, et que tu sors de l'école de Saint-Cyr ? Voyons, qu'est-ce que tu as ?

PAUL.

Je n'ai rien, tu te trompes !... (A part.) Et Tomy ! Tomy que je ne vois pas venir !

SULPICE.

Est-ce que par hasard tu attendrais ton English ? Il ne tardera pas, va... en v'là un qui s'est pris d'une drôle d'affection pour toi !

PAUL.

Pauvre Tomy !... depuis trois mois qu'il me quitte à peine, sans que je puisse savoir le motif de cet attachement extraordinaire.

SULPICE.

Et pour rentrer ici, que de peine ne s'est-il pas donnée !... Moi, d'abord, j'aurais pas le sentir !... les Anglais, c'est mes cauchemar !... quand j'en vois un, je cogne !... Mais, bah ! les bourrades, les quolibets, les calottes, rien n'y faisait ; il essayait les unes, recevait les autres, sans jamais s'informer que d'une chose... (Contrefaisant.) si le petite y se portait bien ! Enfin, je ne sais pas comment diable il a fait... mais, sous prétexte de nous vendre des Anglais, des Anglaises et autres mauvais chaussons de son pays, un beau jour, il est parvenu à s'introduire dans l'école, entre un coup de pied et un coup de poing... et depuis, il ne manque jamais l'heure de la récréation.

PAUL.

Et alors, tu te donnes, toi, le plaisir de le martyriser.

SULPICE.

Pourquoi qu'il ne veut pas crier : Vive l'empereur ? Il ne voit, il ne connaît que le petite... Mais à propos, il est bien en retard aujourd'hui !

(Il remonte.)

PAUL, à part, en passant.

Oh ! il ne sait pas avec quelle inquiétude je l'attends... cette lettre qu'il a dû porter ! Je te laisse, Sulpice, je vais prendre les ordres du commandant. (Il entre chez le commandant.)

LES PUPILLES, dans la coulisse.

Eh ! l'Anglais ! l'Anglais !

SULPICE.

Tiens, le voici !

SCÈNE V.

LES MÊMES, TOMY, avec deux paniers vides ; LES PUPILLES, puis PAUL.

PLUSIEURS PUPILLES.

Ohé ! ohé ! l'English !

(Ils lui donnent des bourrades.)

TOMY.

Goddem ! mais fâchez donc moi un peu !

SULPICE, lui barrant le passage.)

Un instant, le mot de passe d'abord, English !...

TOUS.

Oui, oui, le mot de passe.

TOMY.

Le mot ! le mot ! (Froidement.) bonjour !

SULPICE.

C'est pas ça... le mot de passe ici, c'est vive l'empereur ! Allons, crie, où j' cogne...

TOMY.

Oh ! bien... je comprenais... *God save the king!*

SULPICE.

Tu dis ?...

TOMY.

God save the king! en anglais !... ce être vive Bonaparte !... *Gods save the king!*

(Il veut s'éloigner, on le retient.)

SULPICE.

Ta, ta, il ne s'agit pas ici de terne ni de quine. (Tous se remettent de nouveau à tourmenter Tomy.)

PAUL, rentrant.

Messieurs... messieurs... allons, Sulpice, en voilà assez... mais laisse-le donc tranquille !...

(Il fait passer Sulpice avec violence, et tous les pupilles disparaissent dans les jardins.)

TOMY, courant à lui.

Oh ! le petite, bonjour !... (Il lui serre la main.)

PAUL, bas.

Eh bien !

TOMY, lui remettant la lettre.

Je rapportais à vous la lettre. La personne, il avait quitté le collège de demoiselles aujourd'hui, matin.

PAUL.

Grand Dieu ! Ah ! je suis le plus malheureux des hommes !

TOMY.

Malheureuse !... vous !... Oh ! le petite, il était malheureuse ! (Il fait signe à Sulpice.)

SULPICE.

Encore ! Ah ! ça, mais qu'est-ce qu'il a donc ? Dis donc, Paul, tu sais bien que je suis ton ami, moi !... ton copin !

TOMY.

Yès !... nous étions vos amis... vos cop... vos cop... Je trouvais pas le mot.

SULPICE.

Allons, voyons, parle !

PAUL, se levant et passant entre eux.

Vous voulez connaître le motif de ma douleur, mes amis ; eh bien ! sachez-le donc... depuis un mois, je suis fou ! je suis amoureux !...

TOMY.

Amoureuse, vous ! Goddem !

SULPICE.

Amoureux !... tu es amoureux !... mais c'est très gentil, ça !

TOMY.

Oh ! no... c'était très malsain... l'amour, il faisait maigrir beaucoup.

SULPICE.

Voyons, conte-nous donc ça ?... De qui es-tu amoureux ?

PAUL.

D'une jeune fille charmante ! dont la tournure seule m'avait ravi, et dont le regard a suffi pour bouleverser mon ame ! la première fois que je vis Malvina !

SULPICE.

Tiens, eh a !... comme la mienne... Amanda...

TOMY.

Taisez donc vous !

SULPICE, lui donnant une calotte, par derrière.

Tu m'embêtes, toi !... (Tomy ne bouge pas.)

PAUL, faisant signe à Sulpice de l'écouter.

C'était à Notre-Dame... un dimanche, à la messe... elle était avec ses compagnes... une pension de demoiselles...

SULPICE.

Qui venait toujours se mettre de notre côté... exprès... (Avec intention.) Oh ! j'y suis, j'y suis à présent !

TOMY.

Taisez donc vous encore !

SULPICE, même jeu, plus fort et passant au milieu.

Tu m'embêtes, j' te dis !

PAUL.

Mais, Sulpice !... (Il le prend et le retient en parlant. Sulpice menace Tomy du poing.) Un jour, elle laissa tomber son livre, par hasard !

SULPICE.

Connu.

PAUL.

Je fus assez heureux pour le ramasser et le lui rendre... alors, je surpris dans ses yeux un regard...

SULPICE.

Qui semblait dire : Vous me correspondez diamétralement !

TOMY, qui ne peut se contenir.

Mais, taisez donc vos bouches, Goddem !

SULPICE.

Tiens !... (Il lui donne un coup de pied au derrière.)

TOMY, froidement, à Paul.

Contiguez !... (Sulpice fait un mouvement.) Oh ! no, pas vous !... lui !

PAUL, passant au milieu.

Enfin, je découvris qu'elle habitait la pension de demoiselles qu'on aperçoit de ma fenêtre.

SULPICE.

C'est donc pour cela que tu me plantais toujours là, pour remonter étudier !... Je me disais aussi, cré nom ! comme il étudie, mon copin !

PAUL.

Mais, hier, je n'ai pu résister plus long-temps, je me suis décidé à lui écrire, et j'ai chargé Tomy...

SULPICE.

Ah ! maladroit !

TOMY, qui a écouté avec la plus grande attention.

Comment, le lettre il était pour le petite miss ?

SULPICE.

Il l'aura remise à la commandante du couvent, c'est sûr.

TOMY.

Oh ! yès, la commandante qui tirait le cordon, elle avait dit à moi, que la personne il avait quitté, depuis le lendemain.

SULPICE.

Depuis la veille, bêtat ! C'était une frime, pour ne pas recevoir la lettre.

PAUL.

Quoi, tu penserais ?...

SULPICE, très fat.

Certainement, c'est toujours comme ça... Tiens, moi, avec mon amante... les dix premières sont restées sans réponse !... comme la tiennae... mais à la onzième, elle a répondu !

PAUL, vivement.

Elle a répondu ?

SULPICE.

Qu'elle me permettrait de lui parler d'amour, quand j'aurais de la barbe.

PAUL, haussant les épaules.

Et moi qui l'écoute ! (Il remonte.)

TOMY, riant.

Et depuis, que faisiez-vous ?

SULPICE, avec aplomb.

Depuis, je me rase trois fois par jour.

TOMY.

Oh ! oh ! vous râchez cette petite mentone !

SULPICE, se rapprochant de Tomy.

En attendant que je fasse la barbe à tes compatriotes, English !...

(Il va pour lui donner une bourrade ; ici les pupilles rentrent et se montrent l'Anglais.)

TOMY, s'animant.

Oh ! vous touchez pas là, jamais, où je faisais le boxe tout de suite...

SULPICE.

Le boxe, je m'en fiche pas mal du boxe !

TOMY.

En Angleterre, nous pouvé tuer un bœuf, avec cette chose, vous avez pas cette chose, vous, en France. (Il montre son poing.) Voyez-vous, vous, vous pouvez pas dompter nous, parce que, en Angleterre, pour parer, nous avons ceci, et pour frapper, nous avons ceci...

SULPICE, lui passant la jambe.

Et nous, nous avons cela...

TOMY, froidement, à terre.

En Angleterre, nous avons pas cette chose...

(On entend la cloche.)

CHOEUR.

AIR : Députation de Demoiselles.

La cloche sonne

Et l'heure ordonne

Qu'on abandonne

Vite les jeux !

Allons, en classe !

Gare, qu'on fasse

Bientôt la chasse

Aux paresseux.

(Tous les pupilles rentrent au quartier, à droite.

Tomy prend ses paniers et sort par les jardins, à gauche, sur la ritournelle.)

SCÈNE VI.

SULPICE, PAUL.

SULPICE, à Paul qui est resté pensif.

Dis donc, copin, on a sonné la cloche... est-ce que nous ne rentrons pas ?

PAUL.

Oui, oui, je viens, me voilà !... (Il fait quelques pas vers le fond et s'arrête tout à coup.) Ciel ! qu'ai-je vu ?

SULPICE.

Qui vive ?

PAUL.

Sulpice ! mon ami, c'est elle !

SULPICE, accourant.

Elle !... Fichtre ! qu'elle est gentille !

PAUL.

Elle ici, quel bonheur ! et moi qui la croyais partie... Mais qui donc l'accompagne ?

SULPICE, regardant de loin.

Hein ? je ne me trompe pas, c'est le père Grondard ! en grande tenue, ma foi, et qui se pavane, faut voir !

PAUL.

Oh ! si je pouvais lui parler !...

SULPICE.

Pourquoi pas ?

PAUL.

Oh ! je n'oserai jamais !

SULPICE, résolument.

Eh bien ! j'oserai pour toi, moi !... reste-là ! au port d'armes... et pendant que je serai éloquent, toi, fais valoir tes avantages physiques et personnels, voilà tout ce que je te demande... Les voici... attention !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHAMBERLAN, en grande tenue ; MALVINA, donnant le bras à Chamberlan, qui se pavane en marchant.

CHAMBERLAN, se dirigeant vers la coulisse opposée.
Appuyez-vous, mademoiselle, appuyez-vous ferme sur le corps d'armée... il est solide, allez !

SULPICE, leur barrant le passage.

Eh ! c'est notre aimable sergent !

MALVINA, reconnaissant Paul.

Ciel !

CHAMBERLAN, à part.

Ah ! diable ! je parlais du corps d'armée, voilà l'ennemi ! (Pendant la ritournelle. — Haut.) Moi-même, jolis jeunes gens !

AIR du Père Trinquafort.

SULPICE.

Bonjour, sergent, le ciel vous soit propice !

CHAMBERLAN.

Beaux jeunes gens, que le ciel vous bénisse !

SULPICE.

Quelle tenue ! êtes-vous de service ?

Quel heureux sort vous conduit près de nous ?

PAUL.

Mais où donc allez-vous ?

En si charmante compagnie ?

SULPICE.

Vous faites des jaloux.

PAUL.

Ah ! répondez, je vous en prie...

CHAMBERLAN.

Je vais, messieurs... où l'on m'attend !

SULPICE.

Arrêtez donc !...

PAUL.

Un seul instant !

SULPICE.

Mademoiselle est, s'il vous plaît,

Votre nièce ?

CHAMBERLAN.

Pas tout à fait !

SULPICE.

Votre cousine ?

CHAMBERLAN.

Non, vraiment !

SULPICE, à Paul.

C'est son aient assurément.

(Avec aplomb.)

Mais, beau sergent, seriez-vous son grand-père ?

CHAMBERLAN.

Devinez-le, messieurs, c'est votre affaire...

SULPICE.

Ah ! quel ennui !...

CHAMBERLAN.

Je crois qu'ils sont vexés !

Les marmailions ici sont enfoncés !

Ah ! bravo ! bravo ! je me suis bien tiré d'affaire !...

Tous deux sont vexés !...

Les marmailions sont enfoncés !...

Jolis jeunes gens, votre société est pleine de charme ! mais mon commandant m'attend, et...

PAUL, vivement et de plus en plus étonné.

Vous allez chez le commandant ?

CHAMBERLAN, se rengorgeant.

Si vous voulez bien le permettre !

(Il est près de la coulisse.)

SULPICE.

Ah ! comme ça se trouve mal !... (Avec aplomb.) Il vient de sortir !

CHAMBERLAN, se retournant.

Hein ?... il vient de sortir, le commandant ?

SULPICE, avec aplomb.

Dans la minute... et vous savez qu'il emporte toujours ses clés.

PAUL, bas, à Sulpice.

Qu'est-ce que tu dis donc là ?

SULPICE, vivement, à part.

Laisse-moi donc tranquille !... (Haut et vite.) Et si, en l'attendant, mademoiselle voulait se reposer un instant... Voici le jardin de mon ami, où il y a un banc de bois très doux, construit par mon ami... de charmantes capucines, cultivées par mon ami... et mademoiselle acceptera sans doute quelques fleurs de mon ami... de la main de mon ami. (Bas, à Paul.) Offre donc des capucines, ça la flattera.

PAUL, vivement.

Certainement... si mademoiselle veut me faire l'honneur d'accepter...

(Il cueille des fleurs.)

MALVINA.

Monsieur, vous êtes bien bon !

CHAMBERLAN.

Du tout, ne dévastez donc pas votre parc, jeune homme... je ne peux pas souffrir les fleurs, ça m'incommode.

MALVINA.

Mais, moi, monsieur, je les aime beaucoup !...

SULPICE.

Ah ! vous voyez bien, sergent !

CHAMBERLAN.

Ah ! alors, c'est différent... Voyons le bouquet ! Mais les œillets d'Inde, ça sent mauvais...

SULPICE, à Paul.

Oh ! quelle idée !... fameux !... (Bas.) Donne-moi ta lettre !

PAUL.

Ma lettre ?... qu'en veux-tu faire ?

SULPICE, bas.

Donne-moi ta lettre !

PAUL, la donnant.

La voici !

SULPICE, donnant le bouquet dans lequel il a placé la lettre, à Malvina.

AIR : Bouton de rose.

Mademoiselle,

De vous l'offrir je suis jaloux !

Voyez, que cette rose est belle !

(Il lui montre la rose avec intention et fait passer Paul près d'elle.)

PAUL, timidement.

Mais elle est moins fraîche que vous,

Mademoiselle !

MALVINA, faisant la révérence.

Monsieur !...

(Chamberlan lui reprend le bras à chaque révérence.)

SULPICE, achevant le couplet de l'autre côté.

Mademoiselle !...

MALVINA, faisant la révérence.

Monsieur !...

PAUL, saluant.

Mademoiselle !...

CHAMBERLAN, à part.

Hum !... monsieur... mademoiselle... mademoiselle... monsieur... assez causé !... (Haut.) Puisque le commandant est sorti, nous allons faire, en l'attendant, un tour de promenade... si vous voulez bien le permettre.

(Il font le tour sur le théâtre. Sulpice emboîte le pas.)

SULPICE.

C'est ça... et nous vous tiendrons compagnie... si vous voulez bien le permettre !

CHAMBERLAN, se fâchant.

Ah ! ça, est-ce qu'il vont être long-temps comme ça à m'emboîter le pas ?

(Il s'arrête au milieu du théâtre.)

LE COMMANDANT, paraissant à sa fenêtre.

Eh bien ! que fais-tu donc là, mon vieux Chamberlan ?

SULPICE et PAUL, qui se cachent.

Oh ! le commandant !

(Sulpice se cache derrière la jupe de Malvina.)

MALVINA, faisant signe à son père, avec joie.

Mon père !

PAUL, caché derrière un arbre.

Son père !...

CHAMBERLAN.

Tiens, tiens, par où donc que vous êtes rentré, mon commandant ?

LE COMMANDANT, riant.

Comment rentré !... mais je ne suis pas sorti, mon brave !

CHAMBERLAN, quittant Malvina.

Pas sorti !... vous n'êtes pas sorti... (Une pause.)

Ah ! vieux potiron que je suis !

SULPICE, pendant ce temps, baisant la main de Malvina qui se défend.

Pour mon ami ! pour mon ami !...

LE COMMANDANT.

Eh bien ! (Il ferme sa croisée.)

CHAMBERLAN.

Nous voilà, nous voilà, commandant... (Il se retourne, et aperçoit Sulpice qui reste immobile.) Nous nous reverrons, gamin !... nous nous reverrons...

(Il entre avec Malvina.)

SCÈNE VIII.

SULPICE, PAUL.

SULPICE, riant.

Enfoncé la vieille garde !... (A Paul.) Elle a le poulet toujours.

PAUL.

Ma lettre, grand Dieu !

SULPICE.

Eh bien ! ne vas-tu pas t'ébranouir !

PAUL.

Mais tu n'as donc pas entendu ?... le commandant est son père...

SULPICE.

Eh bien ! après... tant mieux !... elle va sans doute demeurer dans l'École... ça fait qu'alors vous pourrez soupirer sans gêne... et sans économie.

PAUL.

Mais cette lettre ?

SULPICE.

Eh bien ! elle la lira !

PAUL.

Mais si son père allait !...

SULPICE.

La surprendre ?... Tu peux t'en rapporter à elle !... les femmes, vois-tu, c'est très malin !... je sais ça, moi, je m'y connais.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROCAMBOLE, LES PUPILLES, puis CHAMBERLAN.

TOUS.

Congé ! congé !

SULPICE.

Comment, congé ?

ROCAMBOLE.

Oui, l'empereur chasse dans les bois de Satory, un aide-camp vient de l'annoncer au commandant, en lui apportant des dépêches !... et nous avons congé pour le reste de la journée.

CHAMBERLAN, une lettre à la main.

Vive l'Empereur !... plus de caserne, plus de repos, plus de marmailles !... j'ai ma réponse.

TOUS.

Sa réponse !

CHAMBERLAN, fou de joie.

Je savais bien, moi, qu'il me répondrait, mon petit caporal !

PAUL.

L'empereur vous a écrit ?

CHAMBERLAN.

Un peu, et de sa plus belle écriture, par la main

de mon colonel, et voilà ma feuille de route, que le commandant vient de me remettre... Et voilà la guerre qui va recommencer.

TOUS.

La guerre!

CHAMBERLAN.

Oui, la guerre, mes petits, et il paraît qu'il y aura de l'agrément!... Une levée de trois cent mille hommes pour commencer, rien que ça!

SULPICE.

Et dire que nous n'en serons pas!... j'enrage, ma parole sacrée!

CHAMBERLAN.

Je conçois que ça vous vexé!

AIR : J' les chantai tant, tant, tant.

Mes petits, consolez-vous,
Si ça vous fait de la peine
De ne pas être avec nous,
Pour partager cette aubaine;
J'en descendrai tant, tant, tant,
Tandis qu' vous l'rez des neuvinnes,
J'en descendrai tant, tant, tant,
Qu' vous aurez de l'agrément!

DEUXIÈME COUPLET.

Quand vous lirez, mes agneaux,
Que la vieille fait des siennes,
Qu'on prend des vill's par boisseaux
Et des drapeaux par centaines,
Vous direz : l' vieux Chamberlan,
Pour nous brosse l'armée prussienne!
Vous direz : l' vieux Chamberlan,
Pour nous prend de l'agrément!

(A chaque couplet, les pupilles répètent le refrain en chœur et Chamberlan danse de joie.)

CHAMBERLAN.

Au revoir, les petits, j' vas t'astiquer mon four-niment. Adieu! les marmaillous!... Vive l'empereur!...

(Il sort.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté CHAMBERLAN.

SULPICE.

Ah! mille noms d'un nom! a-t-il de la chance, le sergent! en a-t-il! partir!... aller se battre! Et nous!... Oh! si je pouvais dire mon opinion à l'empereur, entre quatre-z-yeux... si je pouvais lui parler...

PAUL.

Non pas lui parler... mais pourquoi ne pas lui écrire?

SULPICE.

A l'empereur?

PAUL.

Il a bien répondu au vieux Chamberlan.

LES PUPILLES DE LA GARDE.

SULPICE.

Ça va, mon copin à raison... écrivons à l'empereur!

AIR : Bonjour, mon ami Vincent.

(A Rocambole.)

Vite apportez du quartier
Tout ce qu'il faut pour écrire,
Plume, papier, encrier!...

(Revenant à Paul.) (Ils sortent.)

Toi, copin, c'est pas pour dire,
Pas de l'esprit faucusement...

Excepté pour le sentiment!

PAUL, vivement.

Chut!...

SULPICE.

J'y pense,
Momus! silence!

(Les pupilles rentrent.)

Ah! les voilà,
De retour déjà!

(A Criquet.)

Toi, mets-toi là,
Comme cela...

Ton dos de table servira.

ROCAMBOLE, prêt à écrire sur le dos de Criquet.

Sur ce beau papier vélin,
A l'empereur qu'allons-nous dire?

SULPICE.

Parbleu! ce n'est pas malin!
D'abord, il faut mettre... Sir!

ROCAMBOLE.

Après?

SULPICE, cherchant.

Après?... n'est-c' pas, c'est bien?...

Sir!...

TOUS.

Après?

SULPICE, après une silence.

Ah! je n'ai plus rien!

Ma part est faite,
Elle est parfaite!

A vous d'en faire autant, ma foi!

CRIQUET, courbé.

Ce n'est pas moi!

SULPICE, plant.

Ils restent coi!

TOUS.

Ni moi, ni moi, ni moi, si moi, ni moi, ni moi.

PAUL, qui a réfléchi.

Mes amis, pourquoi ne pas dire tout simplement notre pensée, notre désir... laissons parler notre cœur, l'empereur nous comprendra bien!

TOUS.

C'est ça! c'est ça!

SULPICE.

Eh bien! va, copin, fais parler ton cœur!...

(Il le fait passer.)

PAUL, dictant avec feu.

« Sire ! au moment où la guerre va recommencer, au moment où la France entière se lève à votre voix, les pupilles de la Garde vous supplient de ne pas les condamner à une plus longue inaction. »

SULPICE.

Bravo !

PAUL, dictant.

« De simples enfans de troupe, moins âgés que nous, ont le privilège de suivre l'armée et de combattre avec elle. »

ROCAMBOLE.

C'est vrai, ça, il a raison.

PAUL.

« Comme eux, nous avons du courage, et de plus qu'eux nous avons tous nos pères à venger ! »

TOUS.

Oui... oui !

PAUL.

« Sire... ce sont vos enfans adoptifs qui vous supplient... accordez-nous notre baptême de feu ! »

TOUS.

Ah ! bravo !... bravo !

SULPICE, à Paul.

Laisse-moi t'embrasser... A présent, signons ! (Ils signent tous.)

ROCAMBOLE, avec mystère.

A présent, il s'agit de faire parvenir notre missive, sans que le commandant le sache.

SULPICE, de même.

Je m'en charge, et tout de suite.

ROCAMBOLE.

Tout de suite !

SULPICE, vite et bas.

L'empereur chasse dans le bois de Satory... dans un quart-d'heure je suis sur son passage... je lui remets le madrigal... et je reviens avec la réponse, voilà tout !

ROCAMBOLE.

Voilà tout, voilà tout ; mais comment sortiras-tu ?

SULPICE.

Eh ! je sauterai par-dessus le mur !... là-bas, au fond du jardin ; vous autres, vous me ferez la courte-échelle... tandis que toi, copin, tu vas faire le guet... (Avec intention.) le guet, de ce côté-ci ! (Les pupilles remontent ; il le fait passer.)

PAUL, près de la maison du commandant.

Je te comprends !

SULPICE, en sortant.

Allons, vous autres !

ROCAMBOLE, aux pupilles qui sont échelonnés jusque dans la coulisse.

AIR de la Retraite.

Toi, Petit-Jean,

Fais tui la courte échelle...

En sentinelle,

Vous, guettez, c'est important !

(A Sulpice dans la coulisse.)

Vite, va-t'en !

SULPICE, dans la coulisse.

Và que j' prends mon élan !...

(Silence.)

PAUL, vivement.

Où vient, le commandant !

ROCAMBOLE, aux autres.

Filons, enfans...

TOUS, en sortant.

Il a la clé des champs.

SCÈNE XI.

PAUL, puis LE COMMANDANT.

PAUL, regardant.

S'il l'avait aperçu !

LE COMMANDANT, sans l'apercevoir d'abord.

Ah ! c'est vous, monsieur ; je vous cherchais !*

PAUL, troublé.

Moi, commandant ?

LE COMMANDANT.

J'ai à causer avec vous.

PAUL.

Quel air sévère !... aurait-il découvert, par hasard ?...

LE COMMANDANT.

Paul, jusqu'à ce jour, votre conduite avait été sans reproche, et je vous citais à tout le monde, même à l'empereur, comme le modèle de cette école.

PAUL.

Mais, commandant, je ne vois pas en quoi j'ai pu manquer...

LE COMMANDANT, tirant une lettre et d'un ton sévère.

Cette lettre, n'est-elle pas de vous ?

PAUL, consterné.

Ah ! monsieur, je vous le jure, j'ignorais...

LE COMMANDANT.

Que celle à qui vous l'adressiez était ma fille... J'aime à le croire... et ma fille elle-même a pensé que c'était par erreur qu'elle lui avait été remise. (Le prenant par le bras.) Mais, quelle que fût la famille, jeune homme, votre faute n'était-elle pas la même ?

PAUL.

Ah ! croyez bien, commandant, que mes intentions étaient pures, et que mon amour...

LE COMMANDANT.

Cet amour est une folie !... (Mouvement de Paul.) oui, une folie ! Paul, vous avez du cœur, vous parviendrez... S'il faut tout dire, je vous aime... et, si cela dépendait de moi seul, je vous verrais avec plaisir devenir un jour l'époux de ma fille...

PAUL.

Ah ! monsieur, comment reconnaître tant de bontés ?

* Le Commandant, Paul.

LE COMMANDANT.

Mais je ne suis pas le maître de disposer de sa main, mon enfant.

PAUL.

Grand Dieu ! que m'apprenez-vous ?

LE COMMANDANT.

Vous le savez, je suis sans fortune. Ma fille, par sa mère, appartient à l'une des plus riches et des plus nobles familles d'Allemagne. Sa tante, la comtesse de Waldemar, supérieure d'un couvent de chanoinesses, me la demande : elle en veut faire son héritière et la marier. J'ai dû, vous le comprenez, sacrifier ma tendresse à l'avenir de mon enfant.

PAUL.

Et alors ?

LE COMMANDANT.

Elle part, dans quelques heures !... (Paul est acablé.) et, à défaut de son père, que ses devoirs retiennent ici, mon vieux Chamberlan m'a promis de l'accompagner jusqu'en Allemagne, et de veiller sur elle pendant ce long voyage.

PAUL, à part.

Elle part ! plus d'espoir pour moi !...

LE COMMANDANT.

Allons, mon ami, du courage !

PAUL, pouvant à peine parler.

Vous avez raison, commandant, cet amour était une folie, et je dois y renoncer.

AIR : Rappelez-moi, je reviendrai.

Cet amour, c'était la chimère
Que nuit et jour rêvait mon cœur ;
J'avais pensé que sur la terre
Je pouvais trouver le bonheur.
Vous me défendez l'espérance,
Mon commandant, j'obéirai ;
Dussé-je en mourir de souffrance,
Je l'oublierai je l'oublierai !

LE COMMANDANT.

J'y compte, mon ami... je compte sur votre parole, et surtout sur votre courage. (A part.) Pauvre enfant ! Ah ! pourquoi n'ai-je pas une fortune indépendante !... Allons, l'heure s'avance, et il faut que je reçoive les adieux de ma fille et ses derniers embrassemens. (Il rentre chez lui.)

SCÈNE XII.

PAUL, puis TOMY.

PAUL.

Elle part !... tout est fini, je ne la reverrai plus ! Mon Dieu ! perdue... perdue pour moi ! Oh ! que je suis malheureux ! que je suis malheureux !

(Il sanglote.)

TOMY, entrant vivement.*

Oh ! je trouvais vous... je venais apporter les renseignemens sur le jeune miss. Je avais appris...

* Tomy, Paul.

PAUL.

Qu'elle part aujourd'hui pour l'Allemagne... qu'elle va retrouver une tante très riche, qui veut la doter, la marier... Ah ! je sais tout cela, Tomy, et voilà pourquoi je pleure, et voilà pourquoi je n'ai plus qu'à mourir !

TOMY, très agité.

Mourir !... non... vous mourrez pas !... vous mourrez jamais !... je défendai à vous, monsieur Paul, positivement... votre père il défendait à vous aussi, par mon bouche...

PAUL, étonné.

Mon père !...

TOMY, à part.

Oh ! God !... je coupais moi !

PAUL.

Mon père ! tu l'as donc connu ?

TOMY.

Oh ! yes !

PAUL.

Tu as connu mon père, et tu me l'as caché jusqu'à ce jour !... Mais parle-moi donc, parle-moi donc de lui.

TOMY, très ému.

Là-bas, dans le Angleterre, quand j'étais bien petite... il était sur un vaisseau... j'étais une petite matelotte...

PAUL.

Tu as servi ?

TOMY.

Yes ! sur un bâtiment où on enfermait des prisonniers françaises beaucoup, des pontonnes !...

PAUL.

Les pontons !... j'ai entendu parler de ces infâmes prisons !...

TOMY.

Je voyais toujours, parmi les autres, un pauvre officier, bien jeune et bien malade... il mourait déjà, un peu... le lendemain, il mourait plus ! et l'autre lendemain, il mourait presque tout à fait.

PAUL.

Et cet officier, c'était mon père ?

TOMY.

Oh ! yes !... son vue il navrait le cœur à moi !... (Avec chaleur.) Je donnai à lui mon pain, je donnai mon bière, pour conforter lui ; je donnai tout, tout, pour sauver cette pauvre Française.

PAUL.

Tu as fait cela pour mon père !... Oh ! dans mes bras, Tomy, mon bon Tomy ! (Il l'embrasse.)

TOMY, pleurant.

Si vous embrassez moi comme ça, vous ôtez toute ma courage... et je pourrai plus conter à vous.

PAUL.

Oh ! dis, mon ami, dis, je t'écoute !

TOMY.

AIR de la Romance de Richard-Cœur-de-Lion.

Un jour, dans le souffrance,

SCÈNE XIV.

LES MÈNES, LE COMMANDANT, entrant par la grille du fond qui reste ouverte.

LE COMMANDANT, au milieu.

Une infraction à la discipline a été commise, messieurs, l'un de vous est sorti de l'École, sans permission et avec l'aide de ses camarades : je vous mets tous aux arrêts!

TOUS.

Oh! commandant! (Bruit de tambours dans le lointain.) Qu'est-ce que c'est que ça?...

UN AIDE-DE-CAMP, paraissant.

Messieurs, voici la réponse de l'empereur; c'est par son fils lui-même que sa majesté daigne vous la communiquer.

TOUS.

Son fils!

L'AIDE-DE-CAMP.

Et demain vous partez pour l'Allemagne!

(On entend battre aux champs; alors les pupilles courent vite, chacun à leur fusil, et se rangent précipitamment sur deux rangs. On commande : Portez armes! — Pendant que l'orchestre joue une marche guerrière, on voit passer, dans le fond, une petite calèche traînée par quatre moutons*, et suivie d'un brillant état-major. C'est le Roi de Rome! Il se lève, remet une lettre au commandant qui s'incline, puis il envoie des baisers aux pupilles. La calèche se remet en marche, et s'arrête à l'autre côté de la grille. Les pupilles, qui, pendant tout ce jeu de scène, n'ont pas cessé de crier : *Vive l'empereur!* passent alors, en traversant le théâtre vivement, et lèvent en l'air leurs fusils, en redoublant leurs cris. Le rideau tombe sur ce tableau.)

* On peut faire traîner la calèche, par deux valets de pied. (NOTE DES AUTREURS.)

ACTE DEUXIÈME.

L'intérieur d'un jardin. Tables et bancs. Au fond, un mur assez élevé garni d'un treillage. A gauche, l'entrée d'un riche pavillon. Cage très apparente suspendue dans un bosquet, à droite, premier plan.

SCÈNE I.

MALVINA, LA COMTESSE, assises et travaillant près du bosquet; SCHOLASTIQUE, debout.

LA COMTESSE.

Vous dites donc, dame Scholastique?...

SCHOLASTIQUE.

Qu'aujourd'hui, notre maison manque de tout, madame la comtesse! de tout, absolument; notre pourvoyeur n'a pu arriver jusqu'à nous.

MALVINA.

Mais, ma tante, est-ce qu'il est toujours impossible de se procurer des vivres, à Lutzen?

LA COMTESSE.

Plus que jamais; notre vaillante armée intercepte toutes les routes... c'est même là le motif qui retient ici ce Français, ce brave soldat à qui votre père vous avait confiée, et qui s'est acquitté de sa mission de la manière la plus honorable... A peine arrivé, il voulait à toute force rejoindre son régiment : mais je n'ai pas dû le souffrir; je connais les devoirs de l'hospitalité.

MALVINA.

Et depuis qu'il est ici, il fait bien tout ce qu'il peut pour la reconnaître; lorsque le jardinier, le cuisinier, les deux seuls hommes que vous aviez dans ce couvent de chanoines, ont été enlevés par la landwehr, il s'est offert aussitôt pour les remplacer.

LA COMTESSE.

Et certes nous y avons gagné, car j'ignore quels moyens peut employer ce brave homme; mais, malgré les plaintes de dame Scholastique, il ne nous laisse manquer de rien.

MALVINA.

Ces vieux militaires sont si industrieux!

SCHOLASTIQUE.

Seulement, il oublie toujours mon pauvre Jacquot! Heureusement encore que nous ne manquons pas de biscuits et de confitures... (S'approchant de la cage.) Mon pauvre Jacquot!

(Elle s'occupe du perroquet.)

MALVINA.

Par malheur, M. Chamberlan peut nous quitter, d'un moment à l'autre... (A part.) et je n'aurai plus personne à qui parler de Paul!

SCHOLASTIQUE.

Hélas! oui, il peut nous quitter, car on dit que ses compatriotes ont tourné notre glorieuse armée, et que ce sont les Français qui se trouvent maintenant entre Lutzen et nous...

MALVINA.

Les Français!... quel bonheur!

LA COMTESSE, sévèrement.

Ma nièce!... (Avec dignité.) Dame Scholastique, laissez-nous, maintenant... Rassurez ces dames sur la présence des Français... Dites-leur

que j'artérais... D'ailleurs un couvent de chanoinesses de l'ordre royal de Saint-Hubert de Bavière est toujours inviolable!

SCHOLASTIQUE.

Certainement, nous sommes respectables!

(Elle sort.)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, MALVINA.

LA COMTESSE.

Ma nièce, je ne suis pas contente de vous!... que signifie cette joie, à la nouvelle de l'arrivée des Français... elle est au moins déplacée!

MALVINA, très galement.

Mais, ma tante, les Français ne me font pas peur à moi! ce sont mes compatriotes... et le plaisir de les revoir!...

LA COMTESSE.

Ne serait-ce pas plutôt l'espérance d'avoir, par eux, des nouvelles de certain élève d'une école militaire?

MALVINA, baissant les yeux.

Quoi! vous sauriez!...

LA COMTESSE.

Votre père m'a parlé de cela dans sa lettre... une amourette!... un enfantillage de pensionnaire; mais sachez-le, ma nièce, j'ai juré que jamais un Français, un soldat de Buonaparte n'entrerait dans notre famille.

MALVINA, timidement.

Pourtant, ma mère, qui était votre sœur, épousa un Français!

LA COMTESSE, vivement.

Je n'appris ce mariage qu'après votre naissance... je pensai qu'il était trop tard pour m'y opposer. Je vous ai appelée près de moi pour vous marier à votre cousin le baron Frédéric, et surtout pour vous soustraire à l'influence désastreuse... (Appuyant.) de ce Buonaparte, que je déteste, (Souriant.) et qui me le rend bien!... car, entre nous, c'est guerre à mort!...

MALVINA.

Mais d'où vient donc cette haine?

LA COMTESSE.

Je devrais vous le cacher, peut-être... mais c'est une leçon qui, vu la circonstance, ne vous sera pas inutile... Écoutez-moi! (Malvina prend un siège, après en avoir donné un à la comtesse.) C'était en 1796, lors de l'invasion des armées républicaines en Allemagne, j'avais une s... (Se reprenant.) une amie! une amie d'enfance... dont il est inutile de vous dire le nom... elle était belle, jeune, plus jeune que moi... un ange de douceur, elle ne me ressemblait pas!... Un Français blessé, un officier de dragons, fut reçu dans sa famille; soigné par elle,

il l'aima, ou du moins il le lui fit croire! (A part.) Ma pauvre Éléonore!... (Haut.) A peine rétablie des suites de sa blessure, il la quitta, pour obtenir de ses chefs la permission de contracter un mariage qui était, disait-il, l'objet de tous ses vœux! Il partit, le monstre, et depuis, nous n'entendîmes plus parler de lui!

MALVINA.

Mais elle! ma tante!... elle!...

LA COMTESSE.

Ma pauvre amie ne put résister à ce dernier coup... elle mourut en donnant le jour à un fils... Je la pleurai; mais je jurai de la venger: je pris un parti violent!... (Avec énergie.) J'envoyai l'enfant en nourrice! et au bout de cinq ans...

MALVINA.

Au bout de cinq ans...

LA COMTESSE.

J'écrivis à Buonaparte tout ce qui s'était passé, le prévenant que je lui adressais, pour le remettre au capitaine Frimont, un paquet de lettres, avec un enfant mâle... le tout en bon état.

MALVINA, effrayée.

Comment, ma tante, vous avez osé envoyer à l'empereur...

LA COMTESSE, avec une joie orgueilleuse.

Buonaparte ne me l'a jamais pardonné... lui qu'on venait de nommer premier consul, lui à qui personne n'osait résister, il avait rencontré, en Europe, une femme capable de lui tenir tête!... (Riant.) Il était furieux... aussi depuis n'a-t-il pas manqué une seule occasion de se venger.

MALVINA.

Vraiment!

LA COMTESSE, très vite.

Ce mariage de votre mère fait à mon Insu, avec un de ses officiers... vexation de Buonaparte!

MALVINA.

Quoi!...

LA COMTESSE.

En 1806, lors de sa première campagne de Prusse, mes propriétés, les premières maltraitées par les Français... Vexation de Buonaparte...

MALVINA.

Mais, ma tante...

LA COMTESSE.

Enfin, aujourd'hui, cette marche de l'armée française, sur Lutzen, encore une vexation de ce maudit Buonaparte!

MALVINA.

Je n'aurais jamais cru que l'empereur, que l'on dit si occupé, eût le temps de songer...

LA COMTESSE, très vite.

A sa vengeance?... Oh! il n'est pas Corse pour rien!... Qu'est-ce que ça lui faisait d'attaquer d'un autre côté... mais non... c'est ce pays qu'il choisit toujours de préférence... C'est évident, c'est à moi, à moi seule qu'il en veut...

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHAMBERLAN, en veste blanche et bonnet de coton.

CHAMBERLAN, chantant.

Ne crachez donc pas sur la couleur de mes guêtres,
Car vous salissez la couleur de mes bas...

MALVINA courant à lui.

Ah ! monsieur Chamberlan, vous êtes bien gai ce matin !

CHAMBERLAN, la prenant par le bras.

Voyez-vous, mademoiselle, c'est le premier rang qui dit ça au second, qu'est un mal éduqué... alors le deuxième lui répond : (Chantant.)

Je me moque pas mal de la couleur de tes guêtres,
Je me moque pas mal de la couleur de tes bas.

Alors le premier exaspéré reprend :

Ne crachez donc pas sur la couleur...

Alors le deuxième reprend : « Je me moque pas mal, etc... » Et puis toujours comme ça, pendant trois mois de suite, et avec cet air harmonieux, on va de Paris à Moscou, sans prendre haleine... « Ne crachez donc pas... »

(Apercevant la comtesse.)

LA COMTESSE.

Chamberlan !...

CHAMBERLAN.

Oh ! madame la comtesse !

LA COMTESSE.

Chamberlan ! approchez ! Je sais quelles obligations nous vous avons !

(Elle passe.)*

CHAMBERLAN.

Comment, madame la comtesse !

LA COMTESSE.

Tous nos pourvoyeurs nous abandonnent, et sans vous, Dieu sait comment nous aurions vécu depuis quelques jours.

CHAMBERLAN.

Ne parlez donc pas de ça, madame la comtesse... c'était tout simple, tout naturel, les kinzerlicks s'étaient recrutés de marmitons, vous n'aviez plus de cuisinier, et je serais resté là, comme un propre à rien du tout ! J'avais exercé mes petits talents en Russie, et j'ai dit : Je m'en vas leur y fricoter des petits objets, à ma manière, pour m'acquitter envers ces bonnes vieilles.

MALVINA, vivement.

Chamberlan !

CHAMBERLAN, vivement.

Je ne dis pas ça pour vous, mademoiselle.

LA COMTESSE, avec hauteur.

Comment ?

CHAMBERLAN.

Ni pour vous non plus, même la comtesse... et le respect donc ?

* Malvina, la comtesse, Chamberlan.

LA COMTESSE, plus affable.

Dites-moi, Chamberlan, on assure que ce matin vous êtes fort embarrassé pour nous servir à déjeuner.

CHAMBERLAN.

Quel est le pékin qui a dit ça ?... que je vous le serve en daube... Vous déjeunerez, madame la comtesse, et à plusieurs services encore.

LA COMTESSE.

Réellement ? et après...

CHAMBERLAN.

Après, vous dinerez !

MALVINA.

Nous souperons aussi, peut-être ?

CHAMBERLAN.

Eh ! je ne dis pas non... faudrait pas m'en défier !

LA COMTESSE.

En vérité !... Allons, je vois que vous êtes un homme vraiment merveilleux !... Venez, ma nièce !

AIR de la Lucie.

LA COMTESSE et MALVINA.

Vraiment, c'est un homme étonnant !

Pour lui jamais d'obstacles :

Pour nous aujourd'hui son talent

Va faire des miracles !

CHAMBERLAN.

Nou, jamais le vieux Chamberlan

N'a rencontré d'obstacles ;

Pour vous, mesdames, son talent

Doit faire des miracles !

MALVINA, en riant.

Je vous attends au déjeuner,

Vous aurez fort affaire !

CHAMBERLAN.

Vous l'aurez, comme le diner,

A l'heure militaire !

Heure militaire, madame la comtesse...

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

CHAMBERLAN, seul et très préoccupé.

L'heure militaire, c'est pas ça qui me gêne, le diner et le souper ne m'occupent pas encore trop non plus, ça n'arrive que de cinq à neuf heures, et j'ai du temps... mais c'est ce satané déjeuner qui me préoccupe, car il faut bien que je l'avoue, je n'ai rien, absolument rien à larder ni à rôtir !... Grâce à l'assaisonnement, je leur en ai fait avaler... j'ose le dire, de ces petits blancs mangers... aux oiseaux... Il est vrai qu'elles sont assez confiantes de leur naturel, les bonnes dames... elles ne se sont pas même aperçues qu'il y a long-temps, bien long-temps... qu'elles n'ont entendu, la nuit, le plus petit miaulement... mais

la sauce fait passer le poisson, et j'ai fait mes preuves, j'ose le dire!

AIR du Châlet.

En r'venant d' l'aimable Russie,
Ousque la vie est un' vrai' scie,
Chacun sait ça ;
Pas d' restaurant sur la grand' route,
Sous la dent pas la moindre' croûte,
Et tir' toi de là !...

Mais le Francés est connu dans l'histoire
Pour s' passer d' tout... et se nourrir de gloire !

(Avec admiration.)

Nous marchions tous, sans souliers, sans tabac,
Et pas un n' se plaignait d'avoir des maux dans l'estomac!

Nous marchions tous, sans souliers, sans tabac,
Et pas un n' se plaignait d'avoir des cramp's dans l'es-
[tomac !

Et l' soir, jamais, non, jamais au bivac
L' soldat n' disait : J'ai mal à l'estomac.
Mon Dieu ! mon Dieu ! j' suis sans tabac !
Mon Dieu ! qu' J'ai mal à l'estomac !
Non, jamais l' Francés au bivac
N'a dit : J'ai des cramp's d'estomac !

DEUXIÈME COUPLET.

Quand il n'a rien, le Francés brille :
Nous f'sions d' la mat'lott' sans anguille,
Et sans ognon !

Rats et lézards dans la gamelle,
Les jours de fête, un peu de chandelle,
V'là du bouillon !

Et quand l' civet n' voulait pas mordre au piège,
On fricassait, ma fol... des boules de neige !

(Parlé.) N'y a rien de sain comme ça, le soir,
quand on a dix lieues sous la plante des pieds et
qu'on est à jeun... (Tout bas.)

Un bon lit d' sel, du poivre et beaucoup d' rack !
Tout ça filait, filait, filait, filait dans l'estomac !
Et l' soir, etc.

Mais, aujourd'hui, que faire?... je n'ai pas même
un simple escargot à leur mettre sous la dent, vu
surtout que le temps n'est pas à la pluie...

(Il regarde la cage du perroquet. Tomy entre par la
droite.)

SCÈNE IV.

CHAMBERLAN, TOMY, un papier à la main.

TOMY, entrant avec précaution.

Ce était bien ici que j'avais aperçu, hier, le
jeune miss ; le petite capitaine il allait venir dans
cette château, avec le régiment.

CHAMBERLAN.

Qu'est-ce que c'est que cet oliberius ?

TOMY.

Et il avait dit à moi de venir avant, préparer

tout, avec ce billet de logement... Mais je ne vois
personne...

CHAMBERLAN.

Tiens, mais j'ai vu c'te boule la quéque part...
C'est l'English !...

TOMY, avec joie.

Oh ! la vieille grognon !...

CHAMBERLAN, colère.

Tu dis?...

TOMY.

Oh ! je trompais moi... je voulais dire la vieille
grognon... la vieille grognard !

CHAMBERLAN.

Comment es-tu ici?... t'as donc quitté les mar-
maillons ?

TOMY.

Les marmaitlones avaient quitté le France... ils
étaient dans le Allemagne, et je étais le cuisinier
en chef de la petite régiment.

CHAMBERLAN.

Ah ! bah !

TOMY.

Et le armée française était à deux lieues seu-
lement.

CHAMBERLAN.

L'armée française ?...

TOMY.

Yès... il paraissait qu'il allait démeler eux, au
boxe, avec le Allemand !

CHAMBERLAN.

On va se battre... et je n'y serais pas !... Au
diable la cuisine et le tablier !... et puisque tu es
un confrère, tu vas rester ici, cuisinier à ma
place, hein ?

TOMY.

Oh ! yès, je voulais bien, le petite il allait
venir.

CHAMBERLAN, à part.

Et puis, je suis au bout de mes expédiens, il en
trouvera peut-être de nouveaux... (Haut.) Pour
aujourd'hui, tu sauras bien confectionner un dé-
jeuner, n'est-ce pas ? une misère !... un poulet à
la marengo, par exemple !

TOMY.

Oh ! yès... je pouvais bien, je connaissais le ma-
rengo !... je pouvais tout... moi !

CHAMBERLAN.

Tu pouvais tout... toi... ça se trouve bien...
Alors, comment t'y prendras-tu ?...

TOMY.

Menez-moi aux provisions !...

(Il va pour sortir.)

CHAMBERLAN, le ramenant.

Les provisions !... c'est pas de ça qui s'agit, les
provisions... Je te demande : comment t'y pren-
dras-tu ?...

TOMY.

Oh ! yès, je euillai d'abord des petites champi-
gnons...

CHAMBERLAN.

Bien, très bien!... seulement, fiston, je te préviens qu'il n'y a pas le moindre petite champignone.

TOMY.

Oh! vous avez pas des petites champignonnes? ah bien! alors, je prend des gros pommes de terre... et je coupé très fin, très fin!

CHAMBERLAN.

Ah! que tu l'es très fin!... Je vois que tu sais ton affaire!

TOMY.

Menez-moi aux provisions!

CHAMBERLAN, le ramenant.

Seulement, je te préviens qu'il n'y a pas non plus le moindre gros pomme de terre.

TOMY, de plus en plus étonné.

Oh! oh! vous avez pas de pommes de terre? ce était une sottie pays!

CHAMBERLAN.

Ce n'est pas de ça qu'il s'agit... comment t'y prendras-tu?... voyons...

TOMY, avec découragement.

Alors, je faisais danser... no, je faisais... sauter le poulet toute seule.

CHAMBERLAN.

Mais v'là la chose, mon vieux... c'est qu'il n'y a pas de poulet non plus!

TOMY.

Ah! vous avez pas non plus de poulet?

CHAMBERLAN.

Mais s'y en avait le quart d'un seulement, est-ce que je te demanderais des conseils!

TOMY.

Qu'est-ce que vous avez donc alors pour le marenge?

CHAMBERLAN, vite et en confidence.

Nous n'avons rien, rien du tout... V'là tout ce que je te laisse, avec mon grand couteau, mon tablier, mon bonnet, et tâche de leur faire trois repas par jour, avec ça... Allons, du cœur! aux fourneaux! chaud! chaud! Quant à moi, je m'en vais faire mes adieux à madame la comtesse, lui dire que je lui ai trouvé un cuisinier, et rejoindre mon régiment... en route!

(Il lui enfonce son bonnet sur les yeux.)

SCÈNE V.

TOMY, relevant le bonnet de coton qu'il a sur les yeux.

Faire une poulet marenge, sans poulet... (Tout à coup, il aperçoit le perroquet; il ouvre de grand yeux et montre sa joie.) Oh! je tené une bonne petite marenge!... (Il s'approche vivement, décroche la cage et emporte le perroquet.)

LES PUPILLES DE LA GARDE.

SCÈNE VI.

SULPICE, à la tête d'une compagnie de pupilles, ROCAMBOLE, LE SERGENT.

(Les pupilles arrivent en bon ordre, l'arme au bras, fifres et tambours en tête, ils défilent devant le public, et vont se ranger en bataille, au fond du théâtre.)

SULPICE.

Grenadiers! halte!... front!... à droite, alignement...

LE SERGENT.

Reposez... armes!

(Tous les pupilles rompent leurs rangs et se mettent à fureter de tous les côtés, en frappant avec les crosses de fusils.)

SULPICE.

Il n'y a donc personne dans ce vieux château branlant! on arrive ici comme à la place d'Armes de Versailles. (Il frappe sur une table avec son sabre.) Oh! hé... la maison!... *defunctis* tout le monde!

ROCAMBOLE.

Mon lieutenant?

SULPICE, rudement.

Qu'est-ce que c'est?

ROCAMBOLE, traînant.

Les camarades meurent de faim, et j'en peux plus.

SULPICE.

Allons, bon, les v'là déjà qui cagnent. Est-ce que vous vous croyez encore à l'école?... à l'heure du goûter, où nous avions du pain sec à discrétion et du beurre salé... quand on en chippait?... A la guerre comme à la guerre, morbleu!... on mange des cartouches... (Bas, à Rocambole.) Dis donc, Rocambole, est-ce que tu ne vas pas bientôt me donner à souper?

ROCAMBOLE, bas.

Si mon lieutenant voulait, d'ici je guigne un pigeonnier.

SULPICE.

Un pigeonnier!... c'est ma foi vrai... a-t-il un nez ce Rocambole!... Grenadiers, ce sont des Prussiens... à la crapaudine.

TOMY.

Aux pigeons! aux pigeons!

(Ils vont pour sortir. Le capitaine paraît.)

SCÈNE VII.

PAUL, SULPICE, LES PUPILLES.

PAUL.

Quel est ce bruit, messieurs... Est-ce que tu es fou, Sulpice?

* L'orchestre joue l'air de la chanson des Pupilles de M^{lle} Puget, ou le galop de Giselle.

SULPICE.

Ce n'est rien, capitaine, c'est le souper que je m'occupe à confectionner !

PAUL.

Mais l'on aura effrayé ces dames... (Bas.) et Malvina !

SULPICE.

Comment, Malvina ?

PAUL, bas.

Chut !... elle est dans le château !

SULPICE.

La fille du commandant ?

PAUL, bas.

Tomy, dans ses courses, l'a aperçue à travers la grille du parc.

SULPICE, bas.

Vive l'empereur !... Je comprends à présent pourquoi nous sommes venus bivouaquer dans ce vieux château... Sournois de capitaine, va...

PAUL.

Silence !... on vient... Sulpice, si je pouvais la voir !

SULPICE, fredonnant en faisant une pirouette.

Fameux !...

Que j'aime la plus belle

Et sois le plus vaillant.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SCHOLASTIQUE, un panier sous le bras, suivie de DEUX DAMES, portant des provisions, puis MALVINA.*

CHOEUR DES CHANOINESSES.

AIR du Domino.

Messieurs, messieurs, vite nous accourons,

Et nous vous apportons

Tout ce que nous avons.

C'est peu ; mais la raison,

C'est qu'en notre maison

La guerre et la saison

Ne laissent rien de bon.

Point de débats !

Ah ! messieurs les soldats,

Ne vous emportez pas,

Ne faites point d'éclats,

Souveraine en ces lieux,

La comtesse, messieurs,

Pour vous recevoir mieux

Va paraitre à vos yeux.

PAUL, très poli.

Pardonnez-nous, mesdames, l'effroi qu'a pu vous causer l'imprudence de mes soldats ; mais vous n'avez rien à craindre de nous, nous aurons pour vous tous les égards, tous les respects...

* Paul, Sulpice, Scholastique.

SULPICE.

Certainement, les plus grands respects !... (A part.) Elles sont toutes laides.

SCHOLASTIQUE.

Madame la comtesse viendra bientôt elle-même vous recevoir ; en attendant, elle m'a chargée de vous faire les honneurs de ce château, du mieux qu'il nous serait possible !

SULPICE, bas, à Paul.

Il paraît que c'est le gros major !... cré nom, la belle barbe !

PAUL, bas.

Tais-toi donc...

SCHOLASTIQUE, avec contemplation.

Oh ! les jolis petits militaires, ils ne sont pas effrayans du tout, on dirait de vrais chérubins.

SULPICE.

Ah ! ça, ah ! ça, je crois que le major me reluque !... Ah ! mais non, non, non.

MALVINA, entrant, avec étourderie.

Scholastique, Scholastique !... (Apercevant Paul.) Ah !...

PAUL, à part.

C'est elle !

TOMY, entrant et tenant un plat qu'il va poser sur la table du bosquet.

Voilà la bonne petite marengo !

SULPICE, à Paul.

Parle-lui donc ; je vais occuper la vieille. Venez faire la distribution avec moi, major.

SCHOLASTIQUE, appuyant.

Scholastique ! mon petit, Scholastique !

SULPICE.

Oui, major.

(Il va au fond avec elle et distribue le souper aux pupilles. Pendant ce temps Paul s'approche de Malvina.)

PAUL.

Ah ! mademoiselle, combien je bénis le hasard qui m'a conduit dans cette maison !... mais peut-être vous a-t-elle fait oublier Versailles ?

MALVINA, vivement.

Oh ! non, j'ai beaucoup de mémoire !

PAUL, avec joie.

Il se pourrait !

TOMY, le tirant.

Je faisais observer à vous que le marengo il refroidissait.

SCHOLASTIQUE, remontant.

Mais vous ne soupez pas, capitaine ?

PAUL, vivement.

Pardonnez-moi, madame... (Il se met à table et supplie Malvina de s'asseoir.)*

SULPICE, prenant Scholastique par le bras et l'occupant.

Vous ne connaissez pas la chanson des *Pupilles*, major ?

* Paul, Tomy, Malvina, Scholastique, Sulpice, Rocamboles, les pupilles.

SCHOLASTIQUE.

Nou, mou petit lieutenant.

LES PUPILLES.

Ah ! oui, la chanson ! la chanson !

SULPICE.

Eh bien ! major, je vais vous la dire... Attention, vous autres...

AIR nouveau de Mlle Puget.

Les Pupilles de la Garde
Sont de séduisants guerriers !
L'amour toujours leur garde
Ses plus doux lauriers !

Ils sont charmans,

Ont seize ans,

Et déjà sont de grands

Conquérans ;

L'empereur,

C'est flatteur,

Les traite avec honneur

Et les porte dans son cœur !

Grenadiers,

Cavalliers,

Cuirassiers

Et lanciers

Sont vexés,

Sont sciés...

Car d'un œil assasin

La beauté les regarde !...

Les pupilles de la Garde

Sont favorisés toujours,

Du dieu Mars... et du dieu des amours !...

(Les pupilles reprennent en chœur, avec accompagnement de flûtes et de tambours.)

DEUXIÈME COUPLET.

Les Pupilles pour la taille
Sont petits, mais ces enfans,
Au jour de la bataille,
Seront des géans !

Ah ! voyez-les

Pour jouets,

Sans regrets

Prendre de vieux mousquets !

Aux combats,

Bons soldats

S'avançant l'arme au bras !

Tout leur cède le pas ;

Vrais démons,

Francs turons,

Pour gagner leurs chevrons,

Ils vont droit aux canons !

Car, là-haut, voyez-vous, l'empereur les regarde !

(Parlé.) Enfoncé les Prussiens, les Russiens, Autrichiens et toute la boutique, il n'en reste pas plus... (Soufflant.) que sur ma main ! (Reprenant.)

Les Pupilles de la Garde, etc., etc.

(Tous reprennent en chœur, avec flûtes et tambours.)

PAUL, voyant Scholastique qui se détourne.

Au diable ton rôti, Tomy ! je ne peux pas venir à bout...

TOMY, froidement.

Ce n'est pas mon faute, mais celui de l'oïseau vert et jaune, qui parlait dans le cage à lui.

SCHOLASTIQUE.

Ciel ! mon perroquet !

(Elle court à la place où était la cage.)

TOUS.

Ah !... ah !...

SULPICE, se roulant sur un banc.

Ah ! farceur d'English ! va !... faire manger au capitaine des biftecks de perroquet !

(Scholastique est tombée sur un banc, près du pavillon ; les pupilles l'entourent.)

PAUL, à part, à Malvina.

Chère Malvina, je vous en supplie, promettez-moi de résister, si l'on voulait vous forcer à ce mariage odieux ! car, je vous le jure, s'il arrive... le même jour, je me fais tuer !

TOMY, bas à Malvina.

Promettez, petite miss... promettez tout de suite !

MALVINA.

Eh bien ! oui ; mais vivez, monsieur, je le veux !

PAUL.

Oh ! oui, je vivrai, pour vous adorer !

TOMY.

Oh ! yès, pour adorer vous toujours !... (Paul baise la main de Malvina.) Oh ! yès, bravo ! ce être bien ça !... Baisez encore le main pour moi, bien fort !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

MALVINA, l'apercevant.

Ciel ! ma tante !

TOMY.

Oh ! goddem ! le tante !

LA COMTESSE, sévèrement.

Éloignez-vous, mademoiselle !

(Malvina s'éloigne.)*

PAUL.

Daignez, madame !...

LA COMTESSE.

Le capitaine Paul, n'est-ce pas ?

PAUL.

Oui, madame !

LA COMTESSE.

A présent, je comprends tout ; il est inutile de

* Tomy, Paul, la comtesse, Malvina, Scholastique.

feindre plus long-temps ; c'est une ruse de guerre de Buonaparte, que je saurai déjouer !... (Raillant.) Capitaine, vous direz à celui qui vous envoie, que cette fois, je suis sur mes gardes, et qu'il n'en sera pas de ma nièce comme de ma... enfin, que ma nièce ne sera jamais la femme d'un officier de Buonaparte.

PAUL.

Grand Dieu !

TOMY, avec indignation.

Oh ! cette demoiselle, il était une méchante vieille femme.

LA COMTESSE, avec plus de force.

Quand même cet officier serait aimé d'elle ! quand même il aurait... ce que vous n'avez pas ! une fortune égale à la nôtre, un nom aussi illustre que celui des Waldemar...

TOMY, se retournant.

Hein !... Waldemar !... elle avait dit Waldemar !

PAUL.

Pourtant, madame !...

LA COMTESSE.

Pas un mot, ceci est mon ultimatum !

PAUL.

Mais...

LA COMTESSE, avec dignité.

Cette partie du parc seulement vous est réservée, capitaine, ainsi qu'à vos soldats : quant au château, j'espère qu'ils n'en franchiront pas le seuil.

ENSEMBLE.

AIR : Walse de Strauss.

LA COMTESSE.

Oui, je connais
Tous ses projets ;
Mais moi je veux
Tromper ses vœux,
Et dès ce jour
Fuir son amour ;
Sans l'avertir
Il faut partir.

TOMY.

Je connaissais
Tous ses secrets,
Et moi je veux
Les rendre heureux ;
Oui, dans ce jour,
J'aurai mon tour,
Je vais courir
Et revenir.

PAUL et MALVINA.

Elle connaît
Notre secret
Et nos aveux,
Et tous nos vœux.

Funeste jour
Pour mon amour !
Qui, moi ^{le} la fuir !
Plutôt mourir !

SCHOLASTIQUE, PUPILLES.

Elle connaît
Tout ce secret,
Et leurs aveux
Et tous leurs vœux.
Funeste jour
Pour leur amour !
Va-t-il partir,
Sans la fléchir ?

(La comtesse sort, suivie de Malvina et des dames.)

TOMY, joyeux, à Paul.

Je trompais pas moi !... elle avait dit : Waldemar !

PAUL, brusquement.

Eh ! sans doute !... qu'est-ce que cela te fait ?

TOMY.

Ce que ça faisait à moi !... ce que ça faisait ?... (Froidement.) Ça faisait rien du tout. (Il se frotte les mains.) Oh ! god ! god !

PAUL.

Ah ! elle a beau dire, je veux lui parler, la fléchir, il faudra bien qu'elle m'entende.

(Il va pour sortir.)

SULPICE.

Dis donc, copin !

PAUL.

Va te promener, je n'ai pas le temps !

(Il sort du même côté que la comtesse.)

TOMY, agité.

Je allais vite ment chercher les papiers, le portefeuille, le Waldemar ! oh ! oh ! oh !

SULPICE.

Dis donc, l'English !

TOMY, le faisant passer de l'autre côté.

Allez promener vous... je avais pas le temps !...

(Il sort en courant du côté du parc.)

SULPICE.

Hein ?... dis donc, est-ce que tu as envie que je te coupe les oreilles ?

SCÈNE X.

SULPICE, LES PUPILLES.

SULPICE.

Ah ça ! qu'est-ce qu'il a donc le capitaine à se révolutionner, parce qu'une tante marâtre lui refuse sa fille ! Eh bien ! enlevée... à la baïonnette ! (Ici l'orchestre joue en sourdine l'air de la retraite du premier acte.) Camarades, vous avez entendu que

l'on nous laissait la jouissance de cette chambre à coucher, pour nous reposer de nos fatigues... que chacun se repose à son aise!

(Il prend une chaise et les pupilles s'étendent çà et là.)

ROCAMBOLE.

Dis donc, mon lieutenant, est-ce que nous n'avons que ça d'oreillers!

SULPICE.

Pourquoi que tu n'as pas apporté un édredon dans ta giberne?...

LA SENTINELLE, en dehors.

Qui vive!

SULPICE, se levant.

Qu'est-ce que c'est que ça!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SCHOLASTIQUE, accourant.

SCHOLASTIQUE.

Ah! mon petit lieutenant!

SULPICE.

Qu'y a-t-il, major?

SCHOLASTIQUE.

Des soldats qui veulent entrer de force dans le couvent.

LA SENTINELLE.

Qui vive?

(Sulpice fait signe à Scholastique d'écouter.)

SULPICE.

Chut!

VOIX, au dehors.

Premier bataillon de la vieille garde!

LA SENTINELLE.

Au large! on ne passe pas!

VOIX, en dehors.

La vieille garde passe partout.

SULPICE.

Attendez, je vais faire une reconnaissance!...

(Mais en ce moment on aperçoit Chamberlan qui paraît de l'autre côté du mur.)

CHAMBERLAN.

M'y voilà!

(Scholastique pousse un cri.)

SULPICE et ROCAMBOLE.

Aux armes, camarades, aux armes!...

(Tous se lèvent et menacent Chamberlan.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CHAMBERLAN.

CHAMBERLAN, s'accoudant sur la muraille.

Dites-donc, tas de blancs-becs!... Tiens, c'est les marmailleurs!

TOUS.

Tiens, c'est Chamberlan!

CHAMBERLAN.

Moi-même, les petits... Comment, c'est vous qui m'empêchez de rentrer dans mon château, un château dont je fais les délices, et que j'ai nourri depuis quinze jours de coulis d'écrevisses et de rats à la marenge!... vous voulez donc vous fâcher avec papa?

SCHOLASTIQUE.

C'est vrai! c'est vrai! nous le connaissons, ne tirez pas!

CHAMBERLAN.

Tirer sur moi! vous seriez donc tous des enfants! (On entend le canon.)

TOUS, écoutant.

Le canon!

CHAMBERLAN.

C'est la bataille qui commence... fini de rire, petits!...

(Il descend par le treillage.)

SULPICE.

Grenadiers, à vos rangs!... portez armes!

(Les pupilles se rangent en bataille.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PAUL, tenant des dépêches, et suivi de GRENADIERS DE LA VIEILLE GARDE.

PAUL.

Camarades, vous venez d'entendre ce signal; c'est l'armée française qui attaque les lignes de l'ennemi; l'empereur (Montrant Chamberlan.) vous envoie les plus braves de sa garde, pour marcher dans vos rangs, et vous montrer le chemin de la gloire. Camarades, c'est votre première bataille, n'oubliez pas que l'armée a les yeux sur vous!

CHAMBERLAN.

Et surtout que vous n'avez pas de drapeau!

Cœur de Fernand Cortez.

Marchons, amis, marchons,

Prenons,

A la bataille,

La première leçon

Que donne le caouu.

CHAMBERLAN.

Montrez votre valeur,

Au défaut de la taille;

A son vieux professeur

Que chacun fasse honneur.

Marchons, etc..

(Les pupilles, puis les grenadiers, défilent sous la conduite de Sulpice; Paul est resté pensif.)

TOMY, entrant comme un fou.

Oh ! voilà vous ! je étais fou , je avais découvert le mystère !... Ayez le croix, ayez le croix , et vous serez bien heureux !

PAUL.

Non, plus d'espoir, plus de bonheur, Malvina, on me l'enlève !... Je n'ai plus qu'à partir, je n'ai plus qu'à me faire tuer.

(Il sort vivement.)

TOMY, criant.

Je défendai à vous !.. ayez le croix, sans exposer vous !... et moi je courais tout de suite après le vieille chanoine...

(Il va s'élaner du côté du château.)

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LA COMTESSE, un DOMESTIQUE.

(Pendant toute cette scène on entend le canon par intervalles et battre la charge dans le lointain.)

TOMY.

Oh ! ce être elle !

LA COMTESSE.*

Pas moyen de quitter ce château, toutes les routes sont interceptées par les Français... (Apercevant Tomy.) Quel est cet homme ?

TOMY, barrant le pavillon.

Cet homme, il était celui qui défendait, qui protégeait, qui aimait la petite, entendez-vous ?

LA COMTESSE, effrayée.

Monsieur, voudriez-vous ?...

TOMY.

Ce était moi, je vous dis, qui avais connu le père du petite en Angleterre, entendez-vous ?...

LA COMTESSE, au domestique.

Stah ! débarrassez-moi de cet homme, il est fou !

TOMY, menaçant le valet qui s'avance.

Si lui approcher, je faisais un trou dans le ventre à lui... (Le valet retourne au fond.) je mettais moi dans le ragement, voyez-vous, si vous donner pas le jolie miss au petite.

LA COMTESSE.

Malvina, jamais !

TOMY, riant.

Ah ! vous ne pas vouloir, madame le chanoine, eh bien, moi dire tout de suite, tout haut, bien fort, que le petite il était votre enfant.

LA COMTESSE.

Un enfant, moi, quelle horreur !

TOMY, vivement.

Et je avais là toutes les témoins, tout le preuve de ce que je disais.

* La comtesse, Tomy.

LA COMTESSE.

Des preuves !

TOMY.

Yès, des preuves, beaucoup ; cette portefeuille il en être plein de preuves. Voyez ces lettres signées par vous, Éléonore de la Waldemare !

LA COMTESSE.

Que dit-il ?

TOMY.

Et le adresse à le capitaine Frimont !

LA COMTESSE.

Frimont ! Grand Dieu ! quoi ! le jeune Paul...

TOMY.

Ah ! ahl madame le chanoine !... Et le portrait il était bien joli ; il ne ressemblait pas à vous ; mais ce était vous... il y a long-temps... Ah ! ah ! madame le chanoine.

LA COMTESSE, à part.

Ce portrait ! c'est elle ! (A Tomy.) Silence, monsieur, c'était ma sœur !...

TOMY, stupéfait.

Le sœur à vous !... oh !

LA COMTESSE, très bas.

Oui, ma sœur, ma pauvre sœur qui n'est plus ! Au nom du ciel ! que tout le monde ignore que cet enfant... Oh ! calmez-vous, monsieur, calmez-vous ?

TOMY, froidement.

Yès, madame le chanoine, je calmais moi, je calmais tout de suite... Mais si vous donnez pas à lui le jolie petite miss, je disais tranquillement : (Criant.) Le portrait, ce était le sœur à vos ? les lettres, ce était le sœur à vos ! l'enfant, ce était le sœur à vos, madame le chanoine... ce était le sœur à vos !

LA COMTESSE.

Oh ! par pitié, monsieur, par pitié pour elle !...

TOMY, s'attendrissant.

Oh ! yès, par pitié pour elle, yès !... car autrefois, le pauvre Française avait dit à moi dans le Angleterre : « Tomy, je ne reverrai plus mon pauvre petite... et pourtant, je aurais voulu rendre l'honneur à son mère... »

LA COMTESSE.

Comment ?

TOMY.

L'empereur il avait permis ce mariage, dans ce lettre.

LA COMTESSE, lisant.

L'empereur !... oui, il avait reconnu mes droits !... et moi qui l'accusais... ce pauvre Bonaparte !

TOMY.

Et puis, il ajoutait encore... « Entendez bien, Tomy ; si malgré son famille allemande, mon petite avait le cœur française, s'il servait le France très bien !... alors, vous pourrez remettre à lui

cette dernière testament, où je reconnaissais lui pour mon fils ! »

LA COMTESSE, remontant.*

Mais où est-il ? qu'il vienne !...

TOMY.

Où il est... le petite ? Exaspéré par le barbarie à vous, il est occupé à se faire tuer, madame le chanoine.

AIR des Frères de lait.

Entendez-vous la canon, le mitraille
Qui résonnait bien fort aux alentours?...
Le petit Paul était dans le bataille
Il exposait en ce moment ses jours,
Et par le faute à vous, madam', toujours...
Mais s'il morait, j'entrais dans le colère,
Dans le rag'ment... et puis dans le fureur...

(Pleurant.)

Car le petit était presque mon frère,
En perdant lui je perdais le bonheur !
Oui, mais ici je m' vengerais, j'espère...
En cassant tout, brûlant tout de bon cœur !

LA COMTESSE.

Monsieur...

TOMY.

Je brûlerais vous aussi de bon cœur !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MALVINA, SCHOLASTIQUE.

MALVINA.

O ma tante ! ma tante ! Des blessés que l'on ramène !

TOMY, se levant.

Des blessés !... le petite, peut-être !...

LES PUPILLES, dans la coulisse.

Victoire ! victoire !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LES PUPILLES, puis CHAMBERLAN
soutenu par SULPICE.**

Chœur de Robert.

Célébrons sa victoire !
Il a, quel bonheur !
Le seul prix de sa gloire,
La croix de l'empereur !

SULPICE, soutenant Chamberlan.

Victoire ! victoire !... Appuyez-vous sur moi, vieux, as pas peur, j' suis solide.

MALVINA, tremblante.

Vous êtes blessé ?

* Tomy, la comtesse.

** Tomy, Sulpice, Chamberlan, Malvina, la comtesse.

CHAMBERLAN.

Oh ! ce n'est rien, une égratignure, un coup de sabre.

TOMY.

Et le petite ! le petite !

SULPICE.

Mon copin, fameux luron...

CHAMBERLAN.

Il a la croix !

TOUS.

La croix !

TOMY, ému.

Il avait le croix !... il avait le croix ! Oh ! oh ! oh !... je sentir moi pleurer... mais vous êtes bien sûr ?

CHAMBERLAN.

Tiens, l'English ! si j'en suis sûr, est-ce que je n'y étais pas ?

AIR du Voltigeur.

C'était une belle fête !
On n' ménageait pas les coups,
Tout's les balles sur leurs têtes
Passaient... pour venir à nous.
V'là qu' sifflant à mon oreille,
Un boulet avec fracas
Du porte-drapeau de la vieille
En passant emporte un bras !...

C'était gênant pour tenir son aigle, pas vrai ? Le drapeau tombe, les Autrichiens fondent dessus, mais nous nous élançons, en criant :

Au drapeau ! (bis.)

Mourir pour son aigle est si beau.

DEUXIÈME COUPLET.

(Tous écoutent avec une vive émotion.)

J' suis l' premier pour le défendre...
Mais v'là qu' j'attrape un atout !
Un pupill', pour le reprendre,
Frappe, à droite, à gauche, partout !
C'était lui, l' diable m'emporte !
Lui, qui l'enlève en vainqueur,
Et couvert de sang le porte
Aux pieds de notre empereur !

qui par hasard se promenait par-là, et qui lui dit en détachant sa croix et en lui rendant l'aigle :
« Vous n'aviez pas de drapeau, mon enfant, et puisque vous avez si bien gagné celui-ci, gardez-le ! désormais, ce sera le vôtre. »

Ah ! c'est beau, (bis.)

A son âge prendre un drapeau !

(On entend battre le tambour.)

TOUS.

Le voilà !... le voilà !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; PAUL, tenant une aigle, arrive vivement, suivi de l'état-major de l'armée. Il doit se trouver au milieu des pupilles.

PAUL, courant à Tomy.*

Tomy!...

(Sulpice a pris des mains de Paul le drapeau déchiré de la vieille garde qu'il montre avec orgueil aux pupilles.)

TOMY, courant à Paul.

Oh! permettez à moi que je baise le habit à vous, monsieur Paul!

PAUL.

Tu le vois, mon pauvre ami, la mort n'a pas voulu de moi.

LA COMTESSE, qui n'a cessé de le regarder avec attendrissement.

Oh! oui... c'est bien lui!... ce sont les traits de ma pauvre sœur!

PAUL.

Que dites-vous, madame!...

LA COMTESSE.

Paul, j'ai eu des torts envers vous... de plus grands que vous ne pensez!... Heureusement, je puis encore les réparer, et la main de ma nièce...

(Elle fait passer Malvina.)

PAUL.

A moi un pareil bonheur!... Et comment ai-je pu le mériter!

TOMY, bas.

Oh! c'était un mystère, je conterai ça à vous, plus tard!

* Sulpice, Chamberlan, Tomy, Paul, la comtesse, Malvina.

SULPICE, se posant.

Eh bien! sergent, nous appellerez-vous encore marmailleurs?... nous l'avons le poulet d'inde!

CHAMBERLAN.

Non, vous êtes des braves!... c'est le petit caporal qui l'a dit, en donnant la croix à votre capitaine, et il s'y connaît!

TOMY, qui regarde la croix de Paul.

La croix!... la croix!... Oh! ma foi, tant pis! dans la joie de mon enchantement, je lâché le mot; vive l'empereur!...

(Les pupilles entourent l'aigle que tient Sulpice.)

CHOEUR.

Célébrons sa victoire...

Il a, quel honneur!

Le seul prix de la gloire...

La croix de l'empereur!

TOMY, au public.

AIR: Aux temps heureux de la chevalerie.

Jé volais faire un petit confidence....

Mais à l'instant jé tremblais tout d'un coup.

Jusqu'à ce jour, jé aimais peu le France...

(Vivement.)

Mais aujourd'hui, j'étais changé beaucoup.

Parlé. Oh! yès, car je savais pas si vous étiez contentes de nous, ce soir... Mais, moi, jé étai très satisfaite du conduite de Bonaparte... Oh! yès... l'empereur il était une grande Napoléone!

Vous voyez comm' de ces vieux militaires

Il portait tous les enfans dans son cœur!

Puisqu'il n'est plus, ce soir, servez de pères

Aux orphelins de la grande empereur!

Après son mort, messieurs, servez de pères

Aux orphelins de la grande empereur!

REPRISE DU CHOEUR.

Célébrons sa victoire, etc.

FIN DES PUPILLES DE LA GARDE.